

que vous en êtes encore à observer vis-à-vis de moi celles qui sont les plus élémentaires. Depuis que nous sommes en discussion tous les deux, vous ne m'avez pas encore gratifié, pas une seule fois même, du titre de *Monsieur*, qu'un homme bien élevé ne refuse pas au dernier de ses valets. Entre nous, qu'il me soit permis de vous faire cette observation. Je ne tiens pas précisément à ce que vous m'appeliez *Monsieur*, mais puisqu'il est question de politesse, il est bon de ne pas passer ce détail sous silence.

Vous parlez encore, Monsieur, de la valeur des mots. Je suis bien fâché d'avoir à vous l'avouer, mais nul ne la connaît moins que vous. À mes yeux, cette ignorance diminue votre culpabilité; mais votre public, lui, a besoin qu'on l'éclaire.

Je me crois obligé de vous déclarer ici que je regrette une phrase du dernier article que j'ai écrit à votre adresse et auquel vous n'avez pas encore répondu. J'ai dit que vous vous rouliez dans la boue, préliminaires obligés des êtres de votre espèce. Ce que je regrette dans cette phrase, ce n'est pas la chose que j'ai voulu exprimer, mais l'allusion au nom que vous portez, allusion que je n'ai pas eue en vue. Je sais que jouer sur votre nom n'est pas un argument; en conséquence, je passe condamnation sur ma phrase comme étant mal bâtie.

Vous me demandez les preuves du dessein que vous avez formé de tuer la *Gazette*. Relisez-vous attentivement, Monsieur; vous les trouverez dans vos propres écrits.

Quant à la persécution dont j'ai parlé, vous la niez carrément. Cependant, je connais les menaces faites par certains catholiques qui jouent un rôle important dans l'administration. Vous-même avez écrit, Monsieur, que le premier ministre de Québec sentait le besoin de retirer au Collège ses appropriations. Je n'ai donc pas parlé à la légère, comme vous le donnez à entendre. Sur ce sujet, je n'ai à dire que ceci pour aujourd'hui: On se justifie difficilement devant le peuple, quand est arrivé le moment de lui demander ses suffrages, des persécutions exercées contre les maisons ecclésiastiques.

Il est temps d'en finir. Veuillez croire, Monsieur, que je ne vous en veux pas personnellement, et que vos défauts seuls me déplaisent.

LE RÉDACTEUR DE LA "REVUE."

Des jeunes et des vieilles graines

Nous avons maintenant à dire quelques mots des graines jeunes et des graines vieilles, ou plutôt du mérite des unes et des autres. Sur ce point, les avis ont été de tout temps et resteront longtemps encore partagés.

Nous admettons, avec les horticulteurs, que les vieilles graines donnent communément des fleurs plus doubles, souvent plus larges, d'un coloris plus vif, comme cela se voit avec les cinéraires, par exemple, et des fruits meilleurs, mais, bien entendu aussi, des tiges plus faibles.

Nous voulons bien croire que des graines d'un certain âge nous donneront plus de gousses et moins de fautes que des graines de l'année.

Nous reconnaissons aussi que les plantes provenant de semences jeunes sont plus sujettes à filer et à s'emporter que celles provenant de graines âgées.

Nous reconnaissons que les graines âgées sont plus propres que les autres à donner des variations.

Mais nous n'allons pas plus loin. Pour tout ce qui regarde l'abondance des feuilles et la vigueur des tiges, nous préférons la jeune graine à la vieille. La nature la préfère également, puisqu'elle n'en emploie pas d'autres pour la multiplication de ses plantes, et qu'elle recommence tous les ans ses semis avec la graine de l'année. Si nous invoquons ce fait avec empressement,

c'est que nous aimons à nous rencontrer avec elle, à la copier, à nous étayer avec autorité, et que nous ne nous sentons réellement fort que quand elle endosse la responsabilité de notre manière de voir.

Si nous avions à faire des fleurs doubles, nous aurions recours à des semences vieilles et décrépitées.

Si nous avions un terrain trop sujet à la verse des céréales, nous y semerions volontiers du froment de deux ou trois ans.

Nous n'hésiterions pas non plus à planter des haricots, des pois, des fèves, des lentilles de deux ans, dans l'espoir d'obtenir plus de gousses et moins de fines qu'avec les graines de l'année.

Nous semerions volontiers aussi de la vieille graine, en vue d'obtenir des variations, puisqu'elle en produit plus que la jeune.

Mais dans tous les autres cas, et surtout lorsque nous avons à faire de la feuille en abondance, nous ne voulons que la semence fraîche. On va peut-être nous objecter que certaines semences fraîches sont d'une levée plus difficile qu'à l'âge de deux ou trois ans.

À nos yeux, la jeune graine lève mieux et donne des plantes plus vigoureuses et plus robustes que la vieille. L'inconvénient que l'on reproche à ces plantes, celui de s'emporter en assez grand nombre, provient tout simplement de ce que nos jeunes graines ne sont pas recoltées avec soin. Celles-ci sont bien conformées et ne montent pas; celles-là sont incomplètement développées et produisent en conséquence des plantes défectueuses, incapables de se soutenir plusieurs années de suite et se mettent à fleurs dès la première. C'est un signe de fragilité, rien autre chose.

Sans doute, les graines âgées ne sont pas mieux choisies que les précédentes, mais celles qui sont défectueuses, mal conformées, qui eussent monté si on les avait semées tout de suite, meurent dans le sac en vieillissant et ne nous rendent pas témoins de leurs infirmités. Il n'y a que les robustes qui survivent; les jardiniers le savent si bien, qu'ils sèment toujours clair les graines jeunes, et toujours dru les graines vieilles. Dans le premier cas, tout lève, le bon, le médiocre, et le chétif; toutes les graines se mettent en route au risque de ne pas arriver indistinctement au but et à l'heure; dans le second cas les robustes germent seules.

Si nous choisissons bien nos graines à la récolte, la levée serait complète avec les vieilles comme avec les jeunes; seulement, les vieilles donneraient des plantes plus délicates, plus faibles que les jeunes.—P. JOIGNEAUX.

Existence des sources souterraines.—Signes

L'observation des phénomènes qui doivent conduire à la découverte d'une source, dit un auteur, a lieu en hiver, et pendant l'été au moment des plus fortes chaleurs.

Si, pendant l'hiver, ajoute le *Journal du Cultivateur*, lorsque la terre est couverte par la neige, vous remarquez des places où la neige ne peut pas tenir, où le gazon même perce sous la neige; si, par un temps sec et serein, vous observez au même lieu et dans le même temps une espèce de vapeur, placez un pieu à cet endroit, afin d'opérer plus tard des recherches, car il est probable que vous y trouverez de l'eau.

Au moment du printemps, remarquez les endroits où la neige fond le plus vite, où la verdure apparaît la première et la plus foncée, et si les oiseaux d'hiver viennent se grouper sur ces places, vous croirez à la présence d'une source.

La rosée aux environs des lieux qui en sont habituellement privés, la présence du givre à la fin de la saison, servent également d'indice.

Pendant l'été, lorsque toutes les plantes se fanent et jaunissent, cherchez si quelque lieu plus favorisé ne présente pas un aspect